Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 110 (1965)
Heft: 4

Artikel: À l'OTAN, quoi de nouveau?
Autor: Montfort
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343243

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

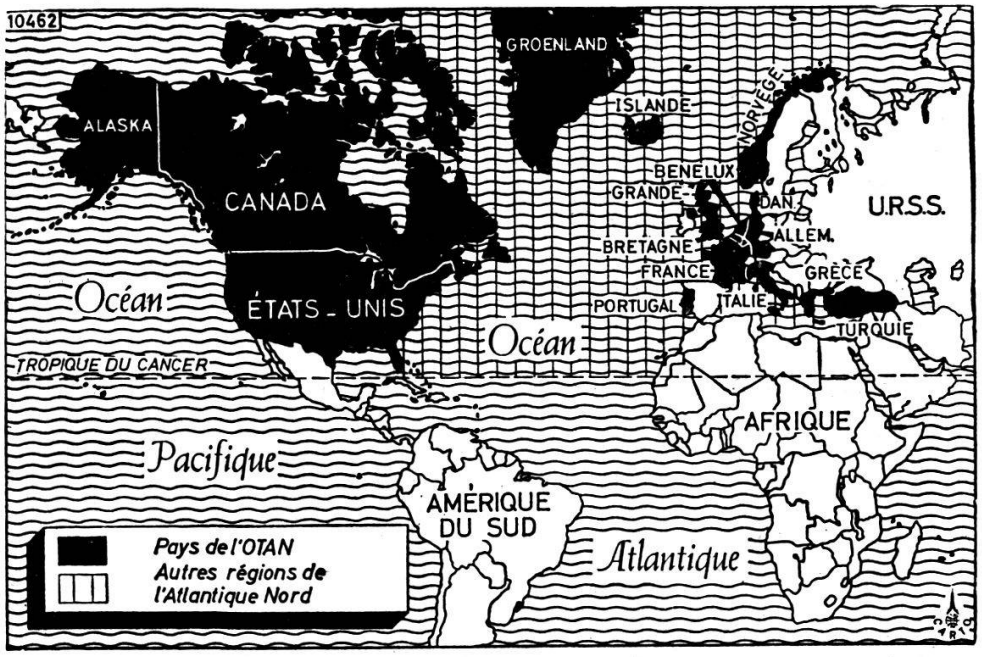
Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A l'OTAN, quoi de nouveau ?



Du nouveau, il n'y en a guère puisque, au point de vue strictement militaire, les forces classiques n'ont toujours pas atteint les effectifs jugés indispensables à la Conférence de Lisbonne du 20 février 1952, en particulier les 30 divisions nécessaires au bouclier Centre-Europe, même si on se rapproche de ce chiffre. A noter cependant que la République fédérale d'Allemagne a placé la dernière de ses douze divisions sous le commandement de l'OTAN, conformément à ses engagements. Elle fournit donc à l'Alliance le plus fort des contingents, avec la Turquie.

La supériorité des Occidentaux est basée — affirment-ils — sur des moyens atomiques, mais l'existence de cette supériorité, *de par sa nature*, est contestée par plusieurs « techniciens » militaires, entre autres par le colonel Miksche dans la conférence qu'il a prononcée dernièrement dans nos sociétés d'officiers.

D'autre part, il est incontestable que la dissuasion par l'arme nucléaire ne donne aucune souplesse à une manœuvre politique.

Et cependant, dans son remarquable et tout récent ouvrage « Dissuasion et Stratégie »[1], le général Beaufre souligne que l'Alliance Atlantique, en tant qu'entité stratégique, est essentielle à notre sécurité [2] pour une longue période. Il est légitime — dit-il — qu'on cherche à y réaliser un système de direction mieux adapté à la situation créée par la résurrection de l'Europe et des Puissances européennes, mais il faut admettre que l'OTAN nous a sauvés et que, pour le moment, elle a encore son rôle à jouer. On ne peut que se rallier à cette manière de voir.

Nous pouvons donc, et même nous devons, porter d'autant plus d'intérêt à l'Alliance que nous pourrions être appelés, *neutres ou pas neutres, mais par notre seule « présence »*, à souder, face à l'est, ses deux tronçons « Centre-Europe » et « Sud-Europe ».

Du reste, dans nombre de nos exercices d'une certaine envergure, ses forces militaires, que nous appelons généralement « vertes » par souci de neutralité, n'exercent-elles pas une influence souvent déterminante sur nos opérations?

L'organisation de l'Alliance Atlantique, ses moyens, ses conceptions stratégiques, nous intéressent donc comme jadis retenaient notre attention les armées nationales allemande, autrichienne, française et italienne qui nous encadraient.

* * *

Si des changements notables ne se sont pas produits depuis notre dernière chronique, dans les différents domaines de l'OTAN dont nous venons de parler, il y a cependant quelques projets ou quelques tendances à relever, comme aussi certaines réalisations, certaines actions à noter.

---

[1] Librairie Armand Colin, Paris.
[2] Celle de l'Occident, Suisse incluse!

La *Force multilatérale* (FML)[1] n'existe encore que sur le papier et elle fait toujours l'objet de nombreuses discussions, qu'il s'agisse de sa composition, de sa subordination ou même de sa nécessité.

* * *

Le projet de *rideau de mines atomiques* le long de la frontière est de la République fédérale d'Allemagne — qui entre dans le cadre de la « stratégie de l'avant » — a mis le gouvernement de Bonn sur la sellette et les journaux en ont abondamment parlé. Dans une de ses fort intéressantes chroniques d'actualité de la « Revue militaire générale »,[2] le général Carpentier écrit qu'il s'agit d'une proposition, faite au Comité militaire de l'OTAN par le général Trettner, inspecteur général de la Bundeswehr, d'établir le long de la frontière « interzonale »[3] un barrage auquel se heurterait un adversaire éventuel. « Nous pouvons préciser — ajoute-t-il — que cette idée a été étudiée, au cours de la manœuvre *Grenzland*, en Allemagne, au mois de septembre dernier. Le thème de cette manœuvre prévoyait l'emploi, en bordure de la frontière, d'un cordon de mines atomiques d'une puissance d'un kilotonne, éventuellement mis en œuvre par un détachement mixte américain et allemand ».

Pas de fumée sans feu, est-il permis de penser. Des préparatifs ne paraissent pas impossibles, car on conçoit l'intérêt d'une semblable mesure pour la Bundeswehr qui, en présence de l'effort insuffisant de ses alliés du point de vue forces classiques, voudrait quand même tenter de préserver d'une invasion la plus grande partie possible du territoire national — c'est sa mission première — en faisant, certainement par contrainte, la part du feu atomique.

* * *

---

[1] Voir *R.M.S.*, août 1963, p. 364.
[2] Numéro de janvier 1965.
[3] Autrement dit, le long du « rideau de fer ».

Les événements, les incidents multiples et variés, la douche écossaise que nous vaut la présence à la tête du gouvernement de Chypre d'un ecclésiastique qu'une tradition discutable met à la tête de l'île au lieu de le laisser exclusivement à son ministère, rendent toujours la situation inflammable dans ce secteur, et précaire, sensible, faible, l'aile droite de l'OTAN.

Indépendamment de la décision extrême du crochet défensif de l'Europe, face au sud, ancré à Gibraltar — dont on comprend que la Grande Bretagne ne veuille se déssaisir — il y a la VIe flotte américaine en « position d'attente » dans la Méditerranée, qui, par sa simple présence, peut exercer une influence stabilisatrice et modératrice.

On n'ignore pas qu'elle est la plus puissante formation de la marine américaine et que sa mission est d'assurer, éventuellement, le soutien des pays de l'OTAN de tout le bassin méditerranéen — notamment le soutien aérien — et indirectement la défense des Etats-Unis. Elle comprend, dit-on, une cinquantaine de bâtiments, 25 000 hommes environ, 200 avions, qui sont articulés en trois « Task Forces » principales.

Une « Task Force » porte-avions d'assaut, composée de porte-avions, de croiseurs et de destroyers (rayon d'action des avions 1600 km).

Une « Task Force » amphibie, escadre d'unités amphibies, de transports de troupes et de matériel, de cargos, de dragueurs de mines, comportant notamment un bataillon renforcé de « marines » (1800 hommes environ).

Une « Task Force » des services, dans laquelle on trouve des navires auxiliaires, ravitailleurs, ateliers, transportant tout ce qui permet à une grande unité de tenir la mer pendant plusieurs semaines.

La VIe flotte américaine n'a pas de base attitrée car son rôle est d'être mobile. Elle passe la majeure partie du temps en mer, exercices, manœuvres, visites de courtoisie.

Il convient de ne pas confondre cette formation américaine avec le *Commandement Méditerranée* de l'OTAN (AFMED),

dont le Q G est à Malte, [1] et qui dispose des forces alliées de la Méditerrannée, de leurs bases, et dont la mission comporte la défense navale de cette mer.

Encore faut-il ne pas oublier la présence dans ce secteur — l'aile droite de l'OTAN est finalement pas mal garnie — de trois sous-marins Polaris américains.

* * *

Ces propos sur le flanc sud nous amènent à jeter un coup d'œil sur le flanc nord où des manœuvres, dont nous allons d'ailleurs parler, se sont déroulées l'an dernier.

En effet, la protection des flancs de l'Alliance doit retenir notre attention, même si, par notre position géographique, nous sommes portés à nous intéresser à la défense du secteur Centre-Europe. Une agression pourrait aussi bien se produire aux ailes, sous n'importe quelle forme, du modeste coup de main à l'attaque enveloppante simple ou double, manœuvre de Cannes géante.

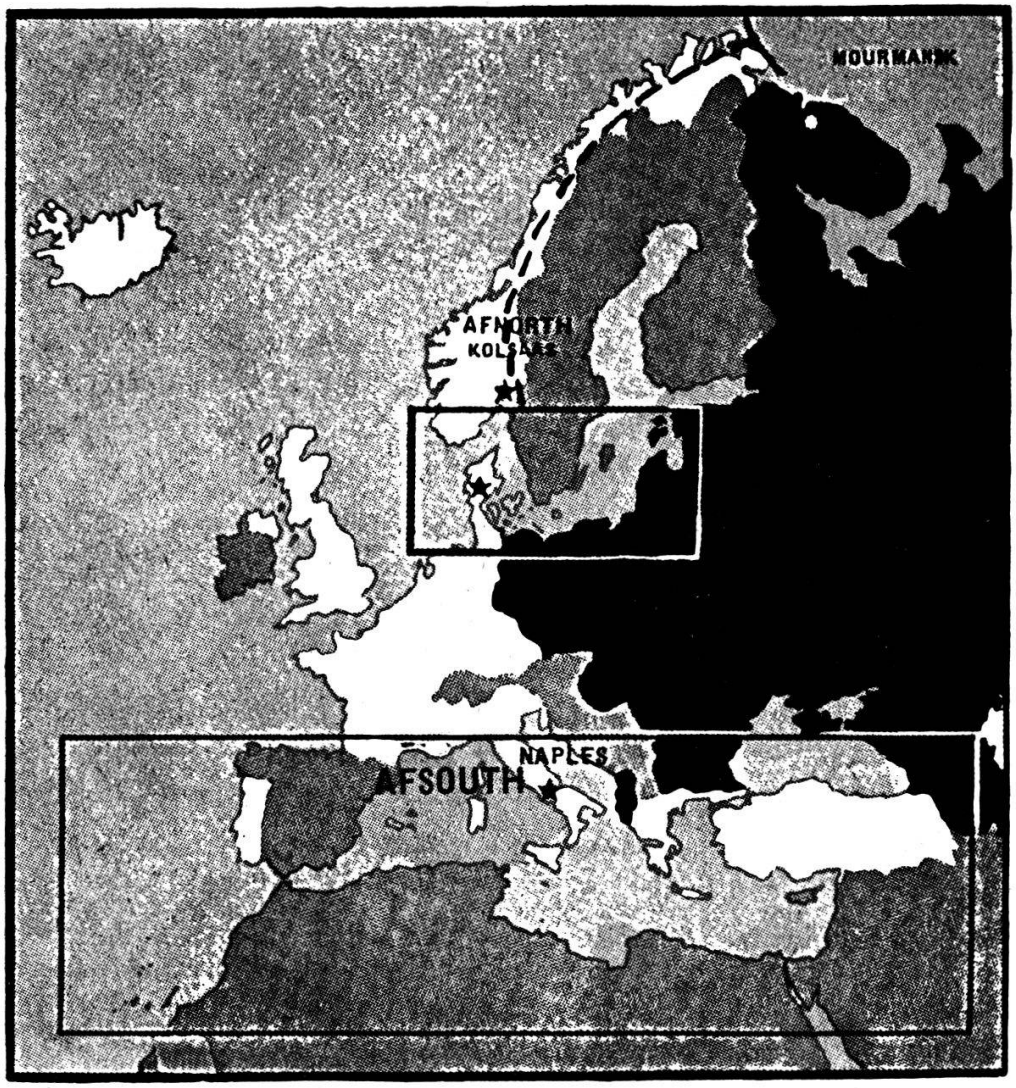
Le *Commandement Nord-Europe* a son Q G à Kolsaas et son secteur s'étend du Schleswig-Holstein, dans la partie méridionale du Jutland, jusqu'au Cap Nord. Mais, pour ce secteur, trois divisions, de l'aviation et quelques forces navales sont seulement à disposition de l'OTAN. Suivant la situation, on peut compter évidemment sur l'armée suédoise [2], si pour une raison ou pour une autre ce pays sortait de sa neutralité; toutefois la tâche serait encore amplifiée de la défense de tout son territoire et l'OTAN n'aurait rien à y gagner. Le raisonnement serait le même, soit dit par parenthèse, à propos du môle suisse.

Les problèmes de la défense du Jutland, comme aussi ceux des opérations dans la Baltique, en présence d'une

---

[1] Rappelons encore que le *Commandement Sud-Europe* (AFSOUTH) est à Naples.

[2] Environ 16 rgt. inf., 3 rgt. gren. bl., 2 rgt. cav., 3 rgt. bl., 7 rgt. art., 3 rgt. DCA, Aviation, Marine, au total: 500 000 hommes, 100 000 volontaires, 650 000 hommes et femmes de la Défense civile.



Cette carte, qui veut montrer les deux flancs de l'OTAN, encadre seulement la partie la plus sensible du flanc nord qui a justifié l'organisation de COMBALTAP.

sortie de la marine soviétique du genre de celle de la flotte de l'amiral Rodjestvensky en 1904[1], ont amené à créer un nouveau commandement, espèce de « détachement stratégique[2] de soudure », dans le cadre du *Commandement Nord-Europe*. Le *Commandement des approches de la Baltique* (COMBALTAP),

[1] Les anciens se rappelleront cet épisode de la guerre russo-japonaise et l'incident de Hull qui faillit mettre aux prises l'Angleterre et la Russie.

[2] Stratégique, adjectif dont on abuse dans la presse et à la radio, semble s'appliquer ici.

dont le Q G est à Karup, au Danemark, couvre, sous les ordres d'un général danois, le Danemark, le Schleswig-Holstein, le Petit-Belt, le Grand-Belt, le Sund et leurs abords maritimes. [1]

* * *

Mais venons-en aux manœuvres sur le flanc nord. Sous le nom de « Northern Express » [2], il s'agit une fois de plus, hélas, d'effectifs réduits (« dérisoires » nous venait sous la plume !), de cette minuscule « force mobile » (AMF) dont nous avons déjà parlé. [3] « Une force restreinte mais essentiellement mobile, multinationale par sa composition, et capable d'apporter rapidement des renforts pour s'opposer à toute menace contre les flancs européens de l'OTAN », [4] c'est-à-dire la Grèce, la Turquie et la Norvège.

Nous l'avons déjà vue en action dans l'exercice « Fall Trap », en octobre 1962, dans le nord de la Grèce, sur le flanc sud de l'OTAN, et dans l'exercice « Northern Trail », en juin 1963, dans la Norvège septentrionale, sur le flanc nord de l'Alliance.

Précisons toutefois que des unités combattantes ne sont pas affectées en permanence à la *Force mobile*. Elle est formée ad hoc d'éléments terrestres et aériens prélevés, au moment où son engagement se révèle nécessaire, sur les différents *Commandements*, secteurs. On voit l'inconvénient de pareil procédé. Il suffit de se mettre dans la peau d'un commandant de secteur auquel on enlève à l'improviste des moyens sur lesquels il comptait. En temps de paix, pour des manœuvres, « à la rigueur » cela va, mais... en guerre !? Il faudrait disposer d'une véritable *réserve*.

Seul le QG terre, qui comprend un commandant (Royaume-Uni), un chef EM « délégué » (Belgique), des chefs EM adjoints

---

[1] Voir *R.M.S.*, avril 1962, p. 176.

[2] « Force mobile de l'OTAN en action » par John S. Halder. « Nouvelles de l'OTAN », septembre 1964.

[3] *R.M.S.*, juin 1963 et février 1964.

[4] Communiqué du SHAPE, au moment de la création de cette réserve.

(Etats-Unis, Allemagne et Royaume-Uni) plus un chef des transmissions (Italie), est formé en permanence. Quand il n'est pas en activité, il stationne à Seckenheim, en Allemagne. L'élément « air » n'a pas d'état-major; il relève, lorsqu'il est constitué et mis en œuvre, du commandement régional, territorial, pourrait-on dire, du secteur d'engagement.

Pour l'exercice « Northern Express », les forces comprenaient le Bataillon Suza des chasseurs alpins italiens, un bataillon du Régiment belge des commandos parachutistes et le 2e régiment de « Green Jacquets » britanniques, au total 3500 hommes.

Le général Lemnitzer, commandant suprême allié en Europe (SACEUR), dont on connait, dit-on, le désir d'avoir des troupes plus nombreuses, est aussi pleinement d'accord d'améliorer les capacités de la Force mobile. On le conçoit facilement.

Dans le nord, les moyens militaires de l'OTAN sont assez éparpillés, dans une région relativement vulnérable, et un ennemi éventuel pourrait espérer obtenir rapidement un succès local avant que les alliés ne puissent sinon s'y opposer, du moins riposter. C'est facile à comprendre puisque nous avons dit plus haut que le *Commandement Nord-Europe* ne dispose que d'environ trois divisions, appuyées par de l'aviation et de la marine, entre le Schleswig-Holstein et le Cap Nord.

C'est une telle attaque qui fut imaginée pour l'exercice « Northern Express » où l'ennemi, représenté par une brigade norvégienne [1] et une compagnie de « marines », poussait le long des fjords du nord-est de la Norvège.

Alertée en Grande-Bretagne, en Belgique et en Italie, la Force mobile, constituée ad hoc, répétons-le, fut rassemblée par transports aériens. Le bataillon d'alpini italien, par exemple, mit sept heures et demie pour effectuer son déplacement jusqu'à Bardufoss,à 200 miles au-delà du cercle arctique.

Au moment où la Force mobile eut gagné ses bases de départ, elle s'opposa — c'était sa mission — à la progression

---

[1] Comprendre régiment.

adverse. Cela rappelait ce que le général Norstad[1] nommait « La Pause », caractérisée dans son esprit comme une « riposte spasmodique retardée ».

Ce qu'il y a d'intéressant à relever dans cette manœuvre, à notre avis, c'est la véritable performance consistant à rameuter en quelques heures des éléments enlevés à des distances considérables. L'opération terrestre qui suivit ne présenta par contre rien d'original et malheureusement, nous l'avons déjà vu et dit, les effectifs étaient très faibles.

S'il semble donc bien que l'on soit en mesure de s'opposer, dans un délai record, à une espèce de coup de main, ou du moins d'y riposter, il est indubitable que les moyens classiques actuellement disponibles ne permettraient pas d'arrêter une attaque effectuée en force.

* * *

Il serait fastidieux d'énumérer tous les autres exercices et toutes les autres manœuvres, comme aussi les cours d'instruction des forces de l'OTAN, car l'activité des états-majors et des troupes est constante. Toutefois, il faut, bien à regret, constater une fois de plus que si tous les moyens sont ultramodernes, la faiblesse des effectifs des forces classiques reste inquiétante. On se repose sur l'arme atomique. Or, « *le rôle de l'arme atomique n'est pas de faire la guerre, mais de l'empêcher* »[2]. Et, indépendamment du rôle de complément de la dissuasion nucléaire qui incombe aux forces classiques, il est des situations où, cette dissuasion ayant provoqué une espèce de neutralisation, il est nécessaire de pouvoir disposer de forces classiques importantes. L'URSS semble l'avoir bien compris mais pas l'OTAN.

Colonel-divisionnaire MONTFORT

---

[1] Ancien Commandant suprême allié en Europe.

[2] Général Beaufre: « Dissuasion et Stratégie », ouvrage déjà cité, p. 154.